

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 7

Artikel: Le mets national
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESSEUR

Récit complet des aventures de trois bons Vaudois

PAR

LOUIS MONNET

Illustrations de Déverin, de Ralph et de
J.-H. Rosen.

(NOUVELLE ÉDITION)

En vente au Bureau du *Conteur Vaudois* et
dans toutes les librairies. (Prix : fr. 2,50.)

AUTOUR DE LA TABLE RONDE

I

La table ronde mise en cause ici se trouvait au café du Grand-Pont, dont il ne reste plus rien aujourd'hui que quelques murs éventrés, qui, demain, auront tout à fait disparu.

Si l'on jouait beaucoup aux cartes au café du Grand-Pont, à certaines heures et à certaines tables, il en était d'autres aussi où l'on causait, seulement, et cela le soir, après le labeur de la journée.

Il y en avait une surtout, de ces tables, où presque chaque soir se retrouvait une compagnie qui, certes, n'engendrait point la mélancolie. Elle était ronde, cette table; cette forme prédispose, semble-t-il, aux gais propos. On se voit tous bien, on est tous face à face, on se sent les coudes.

Il y avait là un marchand-drapier de belle prestance, très discret et dont le sourire ne quittait pas les lèvres. Il y avait un rentier, déjà d'un certain âge — c'est une des conditions de cette situation privilégiée — qui avait ou croyait avoir tout vu, tout lu, tout entendu; impossible de « la lui faire » sur aucun sujet; causeur intéressant, d'ailleurs, contant bien l'anecdote, mais toujours caustique, en revanche. Il y avait un voyageur en vins et en spécialités coloniales, qui faisait parade d'un plastron éblouissant de blancheur et débordant d'un gilet largement ouvert; gentil causeur, quoique un peu précieux, pontifiant, et toujours très documenté sur les faits historiques se rapportant à quelque événement du jour. Il y avait un journaliste qui ne donnait pas sa part au chat quand il s'agissait de bons mots, d'anecdotes ou de taquineries, et qui était constamment en quête de glanes pour son journal.

Souvent aussi, venait s'asseoir à la table ronde, un avocat aussi spirituel et lettré qu'habile juriste. Il apportait à la conversation la précieuse contribution de sa parole élégante, de sa culture littéraire, de la finesse de son esprit.

Enfin, presque chaque soir, également, on y voyait, un moment au moins, l'un des deux — parfois les deux — propriétaires de l'hôtel. L'un, plutôt froid, bien que de cœur très bon, parlant peu, souvent à côté du sujet, duquel le distraisait toujours la recherche de quelque solution mathématique ou astronomique; revêche à l'a-

needote, souriant peu, ne riant presque jamais, et intervenant soudain dans la conversation comme un bolide au milieu d'une fête. Le second, au contraire, très gai, pétillant de malice, et de qui l'on attendait invariablement quelque boutade qu'on ne rapportait guère à sa femme en rentrant au logis, et qu'il contait de façon exquise, légère, avec un petit défaut de prononciation qui en doublait encore la saveur.

La mort a fauché impitoyablement autour de la table ronde. Un seul est encore là de ces joyeux amis.

Ayant eu le plaisir de nous asseoir parfois et tout à fait par hasard à cette bonne table hospitalière, nous avons retenu quelques-uns des amusants récits que nous y avons entendus. Si le *Conteur* les a déjà contés jadis, qu'on nous le pardonne.

*

On parlait un soir d'un des maîtres de l'éloquence française, qui, la veille, avait justement fait une conférence à Lausanne, où, d'ailleurs, il séjournait fort souvent.

— X***, dit le rentier, mais c'est une de mes bonnes connaissances; il est souvent mon hôte. Je vous promets que son éloquence et l'abondance de sa conversation ne lui font jamais perdre un coup de fourchette. L'autre soir encore, il était chez moi. Au sortir de table, nous passions au salon. J'avais, pour la circonstance, invité des convives d'élite, justement curieux de passer une soirée avec l'éminent conférencier.

La conversation s'engage sur un sujet philosophique. Debout, un coude, sur le piano, X*** nous fit, sur un ton tout familier, une véritable conférence, où l'érudition, la profondeur de la pensée, l'imprévu des considérations philosophiques, le disputaient au charme et à l'élégance de la parole. Nous étions tout oreilles.

Quand X*** eut fini son brillant exposé, je voulus faire circuler un plateau chargé de pâtisseries que l'on avait déposé sur le piano, tout à côté de l'orateur. Il était vide! Effet imprévu de la haute philosophie.

Et nous venions de dîner copieusement.

*

Et cet incident en rappelait un autre au malicieux rentier. Camarade d'études d'un des professeurs les plus distingués de notre ancienne Académie, de l'une de nos gloires nationales, il avait conservé avec lui de bonnes relations d'amitié.

— Un jour, raconte le rentier, je l'invite à dîner — le professeur, donc. J'avais eu l'occasion de me procurer une pièce de gibier dont je le savais très friand. Quelques-uns de nos vieux camarades étaient aussi de la partie. Nous nous promettons une de ces joyeuses soirées où l'on se plaît à évoquer les souvenirs des années de collège.

A l'heure du dîner, tous les convives sont là, à l'exception du professeur. On attend. Demi-heure s'écoule. Nous avions l'appétit et le cordon-bleu sur les talons. Tarder plus, c'était

compromettre tout le menu. On se met à table. On soupe, en déplorant d'autant plus l'absence du professeur que le gibier de son goût était exquis. Puis, on s'en va au salon prendre le café et fumer un cigare.

Soudain, un coup de sonnette retentit. « C'est monsieur *** », me dit la bonne. J'accours.

— Alors?... fais-je, un peu vexé.

— Toutes mes excuses, mon cher, j'ai tout à fait oublié ton aimable invitation. J'ai soupé à la maison, et fort copieusement. Au dessert, ma femme me dit tout à coup : « Mais, n'étais-tu pas convié à souper chez ton ami?... » Diable! c'est vrai! J'y cours... pour m'excuser. Et me voici.

— Quel dommage, pourtant. Il y avait du fisan, mon cher, apprêté comme tu l'aimes et qui, ma foi, eût réveillé des morts.

— Peste!...

— Il y en a encore, d'ailleurs.

— Oh! mais tu n'y penses pas!... J'ai diné comme quatre, chez moi. Quelle déveine, tout de même!

— Tiens, mon vieux, installe-toi là, dans la salle à manger, sans façon et sans vergogne, tu es ici chez toi. Que diable! pour du fisan, on peut bien dîner deux fois; surtout quand on l'aime. On n'en mange pas tous les jours. Mon fils te tiendra compagnie et veillera à ne te laisser manquer de rien.

Et me tournant vers mon fils :

— Tu entends, Charles, tu soigneras bien notre cher professeur. Annette, la cuisinière a eu l'heureuse inspiration de garder de tout un peu. Et puis, voici un flacon de vieux Dézaley et un de Bourgogne. Charles, mon garçon, n'oublie pas ton office.

Tandis que le professeur, l'œil brillant derrière ses lunettes d'or, entrat en conversation avec le fisan, je m'en allai au salon rejoindre mes autres convives.

Vingt minutes à peine s'étaient écoulées, que je vis mon fils entrer dans le salon. « Que veux-tu, mon enfant? demandai-je. Eh bien, le professeur, trouve-t-il le fisan bon? »

— Oh! oui, père, il l'a tout mangé et les légumes aussi; il prend du dessert à présent. Mais...

— Mais quoi?...

— Mais papa, la bouteille de Dézaley est vide et il n'y a bientôt plus de Bourgogne.

— J'y vais... Mais qu'on ne dise plus, maintenant, que l'esprit et la chair ne font pas bon ménage.

(La fin samedi.)

J.M.

LE METS NATIONAL

Pour vous chanter, poreaux, et toi, saucisse au foie, Que n'ai-je de Berchoux le talent magistral, Vous dont le seul fumet nous met le cœur en joie, Qui, d'un dîner vaudois, formez le plat central.

Pour qui sait vous flanquer d'un flacon de La Côte, Au bouquet délicat, juste à point aigrelet, Qu'est tout le faux clinquant qu'on offre à table La sauce fédérale et le maigre poulet? [d'hôte,

Sur les poreaux fondants, la saucisse juteuse
Pleure sa liqueur rose en filets onctueux,
Calmé, elle attend son sort, victime savoureuse,
A la fourchette offrant ses flancs majestueux. ■
On attaque. — Aussitôt ce ne sont que délices,
Que cris : « Ah ! que c'est bon, quel merveilleux
[manger !]
Amis, que l'avenir vous comble de saucisses,
Et peuple de poreaux le jardin potager !

Alfred DUFOUR,

Ces vers sont extraits d'une plaquette éditée par la librairie Eggimann et Cie, à Genève, et portant pour titre : *Tsi nô, rimes vaudoises*, lues à la soirée vaudoise du 20 janvier 1910, à Genève. L'auteur y célèbre avec une spirituelle bonhomie et sans prétention aucune la « gloire culinaire » du canton de Vaud. Il n'est vraiment meilleur moyen pour se mettre en appétit que de feuilleter ces pages.

A L'ÉCOLE¹

C'est une drôle de petite école que celle dont l'image flotte parmi les brumes de mes plus lointains souvenirs. Quand j'en invoque la vision presque effacée, j'aperçois vaguement des baines de bois, des profils d'enfants dont aucun n'a conservé la moindre précision, la vieille figure ridée de la maîtresse en robe grise, et, plus nette, une autre figure, celle d'une grande jeune fille, qui en ce temps-là devait avoir au moins seize ans, et dont je devins bientôt, malgré ma jupe enfantine, le « petit mari. » Je ne distingue pas ses traits, à la distance des années ; mais il me semble que je me rappelle très bien sa grande douceur, la douceur de ses yeux qui se posaient sur moi, celle de ses mains quand elle les passait dans mes cheveux, celle de sa voix qui me disait toujours des choses raisonnables. Je la suppliai de me promettre qu'elle m'attendrait : car j'étais trop petit pour songer sérieusement à l'épouser tout de suite ; je pensais que je grandirais sans qu'elle vieillît : toute la question, c'était de gagner du temps et d'écartier les prétendants possibles. Elle promettait. Il est probable qu'elle n'aurait point tenu sa promesse et m'aurait appris, avant l'âge, à connaître cette perfidie féminine dont j'ai plus tard tant entendu parler dans les romans. Mais elle est morte : je l'ai beaucoup pleurée, et bien longtemps j'ai pensé à elle avec tendresse.

Je ne me souviens de rien de ce que je pus apprendre à cette école, c'est à peine si un murmure confus de B-A-BA bourdonne à mon oreille. En revanche, je suis très sûr que ce fut en m'y rendant, porté par ma bonne, que je vis la première neige. J'en touchai. On m'en fit des boules. Jamais, dans la suite, aucun phénomène ne m'a causé un tel étonnement...

...Et voici une autre école que je me rappelle beaucoup mieux.

Oh ! qu'elle était agréable, celle-là !

On arrivait le matin, pas trop tôt, dans une longue salle aux parois garnies de cartes. On s'asseyait autour d'une table, petits garçons, petites filles. Pendant une demi-heure, une heure au plus, on travaillait gentiment, à des choses faciles, telles que les quatre règles ou la géographie élémentaire. Puis on sortait, pour la récréation, sur la « Promenade ». Et la récréation durait toute la matinée. Sur nos têtes, le vent léger agitait les feuilles des platanes. Le féérique paysage du Léman servait de cadre à nos jeux, et l'on nous faisait constater, par le temps clair, la frappante ressemblance du Mont-Blanc avec le profil de Napoléon. L'après-midi, quand il faisait beau, nous allions courir sur les belles routes qui longent le lac, et nous cueillions des fleurs ou poursuivions des papillons. Il y avait les *dix heures* et les *goûters* qui jouaient aussi un grand rôle dans notre existence. Nous partagions nos pommes et no-

tre chocolat : et ainsi, il se formait entre nous de solides amitiés. Rarement les jeux dégénéraient en batailles : la maîtresse y mettait bon ordre, car elle avait sur nous une grande autorité. Nous l'aimions tous. Notre plus grande peine eût été de lui en causer, et jamais elle ne punissait.

Je pense souvent à vous, ô bonne demoiselle ! Je ne sais plus si vous m'avez enseigné beaucoup de choses utiles. Peut-être que non, car votre art consistait à nous faire faire à tous, garçons et filles, des travaux de mains, tels que couture ou tapisserie, auxquels les hasards de la vie m'ont obligé depuis à renoncer. Mais je vous dois ceci : que ma petite enfance a ignoré l'horreur des manuels stupides, de la routine aveugle et de la discipline cruelle des écoles publiques ; qu'au moment où l'esprit découvre les grandes lois du monde, le travail m'est apparu comme la plus agréable des distractions ; que j'ai senti, avant de la comprendre, combien les papillons sont plus intéressants que la grammaire, et l'orthographe ne causera jamais à personne des joies aussi vives que les violettes des haies. Je vous dois une foule d'impressions charmantes sur la nature, sur les êtres, sur les choses, qui ont déposé dans mon cœur un levain de bienveillance et de candeur dont la provision n'est pas encore tout à fait épuisée. Et de tout cela je vous ai une reconnaissance infinie.

Je vous dois aussi un triomphe inoubliable, à l'unique examen qu'il y eut à votre école.

Vous aviez mandé, pour la circonstance, le père d'un de nos camarades. Il était pasteur, ce qui nous effrayait beaucoup. Mais il était d'une rayonnante bonté, et sa seule pensée fut de faire plaisir à quelques-uns de ces petits enfants qu'affectionnait son Maître. Il nous adressa des questions très faciles. Il me demanda combien faisaient deux et deux, et quelle était la capitale de la France : et comme ces questions ne dépassaient point mon horizon et que j'y répondis avec exactitude, il s'extasia sur mon savoir. Mes condisciples ne furent ni moins brillants, ni moins complimentés. Et à la fin, nous vîmes arriver, apportés par un vrai pâtissier, en tablier blanc, une énorme corbeille pleine de bonbons, des bouteilles de sirop et de limonade, et des fruits. Ce fut une fête comme nous n'en avions jamais connu. Il y eut, le lendemain, plusieurs indigestions.

Avec quels regrets, un peu plus tard, je quittai la chère petite école pour le collège ! Je l'aimais tant que j'y retournaï à plusieurs reprises, pendant les vacances. Même, une fois, j'y dirigeai à mon tour un examen : et j'en abusai pour mettre au premier rang une petite fille qui ne savait rien, mais qui me plaisait beaucoup.

EDOUARD ROD.

SAMELON ET SÈ DUVE FENNE

Po boun'hommo, Samelon ein étai on tot bon. De plie brava dzein que li, n'en cougnaisso rein que ion et oncora su pas su que n'pas z'on z'u mort.

L'avâi étâ maryâ dou coups. Lo premi iâdzô avoué la Luise (Luison, quemet lâi desâi) et que l'avâi étâ rido benhiraôza avoué li, po cein que Samelon l'étai on hommo que tote le fenne l'amâvant bin. L'étai on bocon fennet et couseenâi. Ma tot parâi, la poûra Luison l'a faliu venî malada et pu cosse et pu cein, que quauque dzo aprî, crac... lo brâvo Samelon allâve à sa por-suite ào cemetiro.

L'a faliu ein retrôvâ iena et l'e tsesâ su onna certaina Suzon que l'a assebin étâ conteinta avoué li et que l'e veniâte à mourî quemet l'autra.

Quand Samelon l'a z'u vu que lo bon Dieu lâi voliâve tote sè fenne, ein a min reprâ et l'a démorâ tot solet tant qu'ao momeint que l'e ve-

niâ malado assebin et que l'a faliu preindre quaucon po lo soignf.

Cein que lâi fasâi lo mé benaise l'étai de vère lo menistre, que lâi desâi adi dâi boune parole.

— Vâide-vo, père Samelon, vo faut pas vo z'epouâiri ; lè, iô vo z'allâ, pè lo ciè, lè dzein lâi sant bin, qu'on dit.

— Oh ! n'è pas pouâire de modâ ; n'è-iô pas fê lo Sonderbon que l'étai bin pire que tot cein. Et vo, iè coudhf bailli d'au bounheu à mè duve fenne, et su tot conteint d'allâ lè retrouvâ, la Luison et la Suzon.

— Et sarant conteinte assebin de vo revère ; vo z'amâvant tant ! que fâ lo menistre. Mâ, pâo'tître que vo n'âi pas sondzi à cein : Lè d'amôvo ne voliâi pas pouâi allâ avoué tote lè duve. Quemet farâ-vo ?

— Oh bin ! so repond lo bravo Samelon, lâi a Noutron Seigneu Jésus que n'a jamais étâ maria : lâi ein prêteri iena.

MARC A LOUIS.

AUX ARMES !

Voici la scène de la pièce historique *Neuchâtel suisse*, de Philippe Godet, à laquelle

M. E. T. faisait allusion samedi dernier et qui a trait à la *bataille de Gingins*.

Il s'agit donc, nous le rappelons, de l'enrôlement des volontaires qui, à l'appel des envoyés de Genève, se décidèrent à marcher au secours de cette ville, menacée par les troupes du comte de Savoie et leurs partisans.

C'est à l'obligeance du même correspondant, M. E. T., que nous devons la communication de cette scène.

*

La scène se passe en 1535, à Neuchâtel, devant une taverne de la rue des Chavannes.

Des tables sont dressées dans la rue. A la table sont assis le capitaine Jaques Wildermuth ; son neveu Ehrard de Nidau ; deux envoyés de Genève ; trois maîtres bourgeois de Neuchâtel. Aux autres tables, des artisans, des pêcheurs, des vignerons. Le taverne circule de table en table. De nobles et réconfortantes paroles sont échangées entre Wildermuth et les délégués ; d'autres, plus vives, plus piquantes, non moins fières, entre les gens du peuple.

*

Chambrier. — Allons, amis et frères de Genève, faisons carousser en l'honneur de nos deux villes ! Holâ, Virago, du vin !

Un vigneron, trinquant avec les Genevois. — Il vaut bien votre vin de Genève, quâ, sauf respect !

Savoie, riant. — Je crois que oui ! nos deux peuples se comprendront toujours ; ils sont vaillants et jaloux de leurs droits.

Chambrier. — Ce qu'il nous faut, à nous autres Suisses et alliés des Suisses, c'est le bon accord. Hélas ! n'est-ce pas grand pitié que la religion divise les cantons et trouble leurs alliances ?

Erhard. — Voilà Fribourg qui a rompu sa combourgéosie avec nous.

Dadaz. — Berne nous reste, et quand on a Berne...

Un pêcheur. — On est de Berne, pardi !

Savoie. — Ça n'empêche pas que nous en venons, de Berne, et sommes bien marris de n'avoir rien obtenu, nous leur devons trop d'argent.

Erhard. — Là gît le lièvre. Ils sont las de nous secourir sans profit.

Chambrier. — Mais, nous de Neuchâtel, nous sommes prêts à vous faire service. Prenez seulement courage !

Coquillon. — Il faut, en temps de tribulation, être de meilleur cœur que jamais !

Barillier. — A nos hommes vont s'ajouter ceux des montagnes, de Valençin. Demain, au piquant du jour, vous les verrez nous rejoindre.

¹ Scènes de la vie suisse. Lausanne, Payot & Cie, libraires-éditeurs.